

La Révolution tunisienne mise en scène : étude thématique

Doctorante : Hanene Jouini Barreh

Sous la direction de : Pr. Abdelaziz Labib

Université de Tunis

Résumé :

L'avènement de la Révolution tunisienne en 2011 a constitué une source d'inspiration pour plusieurs cinéastes et a donné naissance à une pléthore d'œuvres aussi importantes que variées. En effet, la Révolution a offert une certaine liberté et a influencé les choix thématiques de ces réalisateurs et par conséquent les films sur la Révolution forment un discours sur le social, le culturel et le religieux.

Mots-clés : Révolution, cinéma, religieux, social, culturel.

الثورة التونسية في السينما: دراسة أهم القضايا المطروحة

الملخص:

لقد مثل اندلاع الثورة التونسية سنة 2011 مصدر الهام العديد من المخرجين السينمائيين كما أسهم في ولادة الكثير من الأعمال السينمائية القيمة والمتنوعة، إذ أنّ الثورة وفّرت بعض الحريات انعكست على خيارات المواضيع لهؤلاء المخرجين وبالتالي فإنّ هذه الأفلام شكّلت خطاباً حول القضايا الاجتماعية والثقافية والدينية.

الكلمات المفتاحية: الثورة، السينما، اجتماعي، ثقافي، ديني.

1. Introduction

Les réalisateurs ne cessent de s'inspirer des événements historiques notamment ceux qui se rapportent à des Révolutions. Ce souci, de se retourner vers les histoires révolutionnaires, est à l'origine de divers films qui décrivent et critiquent la réalité politique, sociale et religieuse. Notre approche consiste à analyser ce mouvement social filmé. En d'autres termes, notre objectif d'étude consistera à analyser ce que le cinéma tunisien montre quand il s'agit d'évoquer un événement historique et à repérer sa contribution à l'élaboration d'une nouvelle vision historique. Nous allons aussi chercher le rôle des films dans la construction de la mémoire individuelle et collective.

Nous nous référons aux films postrévolutionnaires, qui traitent directement ou indirectement la thématique de ce mouvement révolutionnaire. Plus précisément, nous faisons la

navette entre les thématiques liées aux sujets majeurs relatifs aux martyrs, aux snipers, aux manifestations et aux causes de la Révolution comme la torture et la dictature.

2. Le cinéma témoigne de la Révolution

La Révolution tunisienne fournit des sujets aussi divers que variés aux cinéastes tel est le cas des sit-in de la Kasbah, des camps des réfugiés de Ras Jedir et d'autres événements marquants.

Au moment même de cet élan révolutionnaire, les réalisateurs sont sur terrain en train de filmer le bouillonnement populaire. Parmi les moments les plus forts et les plus chargés qui les ont retenus sont particulièrement les deux dates marquantes : le treize et le quatorze janvier 2011. En ces moments, tout le pays était en ébullition et s'exposait à une situation tragique, voire apocalyptique. Le mérite des cinéastes c'est qu'ils étaient emportés par le flot du marais humain. Malgré cet état d'extrême insécurité, ils ont pris le risque d'affronter cet obstacle majeur et de filmer les moments charnières des protestations et des manifestations.

Tout d'abord, si nous nous dirigeons vers l'étude des titres des films sur la Révolution nous constatons qu'ils renvoient à l'événement lui-même. Ainsi, nous repérons le terme « Révolution » dans certains titres de films. Nous en mentionnons « *Chroniques de la Révolution : une histoire de « vieux » racontée par des « jeunes »* » de Habib Mestiri, « *Yasmine et la Révolution* », une fiction de Karin Albou, « *Ma Révolution* », une fiction de Ramzi Ben Sliman... En outre, nous notons la présence de la date du quatorze janvier, jour du soulèvement populaire. Tel est le cas du titre « *Mon14* » d'Ismahan Lahmar. En plus, certains autres réalisateurs s'inspirent de la périphrase du « Printemps arabe » pour produire des titres tels que « *Printemps Tunisien* » de Raja Amari ou « *Parfum de printemps* » de Férid Boughedir.

D'autres titres reprennent les slogans de la Révolution, comme « *Dégage* » de Mohamed Zran ou « *Plus jamais peur* » de Mourad Ben Cheikh. Toujours pour célébrer la Révolution, d'autres réalisateurs choisissent des titres symboliques, empruntés à la rhétorique comme « *Les gens de l'étincelle* » de Taieb Louichi et « *l'étincelle* » de Mongi Elferjani. En somme, tout cet effort de recherche linguistique et artistique se réalise dans un contexte révolutionnaire.

Les réalisateurs ont intensément choisi d'évoquer la « Révolution » ou un référent de cette expression, dans leurs titres filmiques. Par ailleurs, le terme « Révolution » lui-même est en liaison avec le mot « retourner » bien que ce retour vers une mémoire révolutionnaire, voire une histoire d'un passé proche, confirme que les films sur la Révolution peuvent être considérés comme des récits de l'histoire révolutionnaire.

En effet, filmer la Révolution c'est réaliser une œuvre de mémoire. Qu'il soit un documentaire ou une fiction, le film forme un document de témoignage qui actualise et qui reconfigure le réel. Dès lors, le cinéma offre, non seulement une synthèse des épisodes majeurs de la Révolution tunisienne, mais aussi, des représentations plus ou moins originales de cette période. La représentation cinématographique des journées révolutionnaires, voire même d'une époque troublée remet en valeur les rôles des manifestations et l'impact de ces tensions populaires sur la société, la culture et l'art,

d'autant que les cinéastes de la Révolution sont sensibles à la situation sociale, économique et politique de leur pays.

Qu'ils soient des documentaires ou des fictions, les exemples de films déjà évoqués mémorisent les moments révolutionnaires captés dans le vif de l'action ou représentés ultérieurement. En plus de sa fonction de communication, le cinéma est l'art le plus proche du quotidien. C'est pour cette raison, d'ailleurs, que diverses productions évoquent cette thématique. Les films sur la Révolution constituent une critique directe de la Révolution et un commentaire de la situation en Tunisie en cette période révolutionnaire. Dans le film documentaire, la Révolution a été chroniquée à partir de ce qu'on observait et vivait dans la rue. Par contre, ceux qui ont montré l'influence de la Révolution sur les individus et les familles tunisiennes dans leurs maisons ne sont pas nombreux. Dans ce foisonnement, certains films présentent des scènes qui glorifient la Révolution d'autres dévoilent des moments de déception ou lancent un appel aux changements.

Les films documentaires réalisés pendant la Révolution tunisienne peuvent être classés en différentes catégories. D'abord, nous citons une catégorie à laquelle appartiennent des long-métrages comme « *Rouge Parole* » et « *Chroniques de la Révolution* ». Ces œuvres documentaires observent l'événement dans sa globalité pour comprendre le mouvement déclenché le 17 décembre 2010. Une autre catégorie de films se concentre sur des thématiques plus particulières, comme les conditions de vie des femmes postrévolutionnaires, etc.

D'ailleurs, dès la chute du gouvernement de Ben Ali, le 14 janvier 2011, les réalisateurs ont tombé sous le charme de la Révolution et ont commencé à glorifier les martyrs de la nation, les politiciens qui ont participé peu ou prou à la Révolution... Ainsi, dans leurs projets de films, les réalisateurs ont rapidement commencé à peindre les aspirations des Tunisiens à la liberté, à la justice, au travail, au développement...

En revanche, plus on s'éloigne de la Révolution, plus les cinéastes commencent à prendre leurs distances de cet événement, à le critiquer, voire même à le dénoncer avec une espèce de nostalgie au passé. Le documentaire « *7 vies* », de Lilia Blaise et d'Amine Boufaied, réalisé en 2014, en est l'illustration. Dans ce film, les deux réalisateurs essaient d'analyser les sentiments d'exaspération, de frustration et de nostalgie du régime du Ben Ali. Ainsi, peu d'années après le mouvement social qui a conduit à la chute de l'ancien président, on critique l'histoire politique contemporaine de la Tunisie, en rapportant les propos de quelques personnages ordinaires indignés par le chaos qui s'est substitué à l'ordre... La victoire de Nidaa Tounes aux législatives et de Béji Caïd Essebsi à la présidentielle, confirme la nostalgie des Tunisiens du règne du « père de la Nation », Habib Bourguiba.

D'autres réalisateurs traitent des sujets qui se ressource du champ révolutionnaire ; ils cherchent à attendre et comprendre le cours des événements et de leurs aboutissements. Le jeune réalisateur Walid Tayaa résume son expérience qu'il veut psychothérapeutique :

«Par exemple mon prochain film est sur la torture en Tunisie : le silence des uns sur la torture, le silence des autres sous la torture. Avant de commencer à raconter la Révolution, je

commence par travailler sur nous-mêmes et sur moi-même, pour comprendre ce qui s'est passé»⁽¹⁾.

3. Le film sur la Révolution : un discours sur le social et le culturel

Les films postrévolutionnaires nous renseignent, davantage, sur les moments de la Révolution que les réalisateurs cherchent à présenter en adoptant chacun une esthétique spécifique. Ils s'inspirent ainsi des faits historiques et du contexte social. En général, « *Tout film parle, directement ou indirectement, de la société dans laquelle il s'inscrit en tant que produit culturel* »⁽²⁾. Dans ce contexte, chaque réalisateur choisit des moments spécifiques et des thématiques particulières.

D'abord, les réalisateurs se concentrent sur les représentations des journées révolutionnaires. Le premier exemple « *Chroniques de la Révolution : une histoire de « vieux » racontée par des « jeunes »* », un documentaire de Habib Mestiri constitue un recueil d'actualités relatives à la Révolution tunisienne. Dans ce long métrage, des jeunes racontent leurs vécus lors du soulèvement populaire dans différentes régions telles que Sousse, Tunis, Kasserine, Sidi Bouzid, Gabès... Ce documentaire est concentré sur la démonstration des quartiers populaires tunisiens qui forment les pépinières et les lieux de la Révolution par excellence. En plus, nous remarquons la présence de témoignages d'artistes internationaux à l'égard de l'actrice Claudia Cardinale, le caricaturiste Georges Wolinski, le philosophe Albert Memmi et la réalisatrice Françoise Gallo.

Le deuxième exemple "*Plus jamais peur*" est un documentaire tunisien tourné pendant les moments d'effervescence de la Révolution tunisienne. Le titre est déjà l'un des slogans répétés dans les manifestations et les sit in. Il met en scène trois personnages symboliques du mouvement révolutionnaire, qui ont vécu avec leurs familles des moments particulièrement difficiles. Le premier rôle est celui de Lina Ben Mhenni, bloggeuse qui a transmis les moments clés des contestations. Le second est celui de Radhia Nasraoui, avocate et défenseuse des Droits de l'Homme. Le troisième est le journaliste Karem Cherif. Le film débute par le départ du président déchu, Ben Ali et de sa famille. Puis, il expose durant plus qu'une heure la souffrance d'un peuple soumis à la tyrannie et à l'injustice pendant des décennies.

Le troisième exemple de films documentaires tunisiens que nous mentionnons, est intitulé "*Rouge Parole*". Son réalisateur Elyes Baccar y immortalise les moments d'accompagnement des premières manifestations d'une population en agitation.

Ensuite, plusieurs autres œuvres transmettent des messages optimistes pour éveiller de l'espoir chez les spectateurs. Cette tension intérieure, voire cette attente mêlée de confiance, de frustration et d'impatience engendre des émotions étranges qui prédisent un événement heureux. Elle est illustrée par « *C'était mieux demain* », une fiction de Hinde Boujemaa. L'œuvre raconte le quotidien d'Aïda, dans une ère révolutionnaire. Cette femme est divorcée et chargée de s'occuper de ses enfants. A la recherche d'une maison au moment des événements de la Révolution, elle vit un véritable dilemme tel un héros tragique. Elle est partagée entre l'espoir qui attend la grâce de la Révolution et le désespoir, qui la tarade parfois dans le chemin de la crainte et de l'incertitude. Effectivement, le film tourne

autour d'un axe de désespoir qui, à son tour, donne naissance à l'espoir, du début jusqu'à la fin du film. Pour sa part, Lotfi Achour, venu du théâtre, propose un long-métrage, «*Demain dès l'aube*». Ce film est un ensemble de portraits croisés de trois jeunes dans une Tunisie postrévolutionnaire qui oscille entre espoirs et déceptions. Ainsi, les réalisateurs tunisiens choisissent de cerner leurs sujets entre espoirs et désespoir qui nous rappelle le cinéma iranien postrévolutionnaire.

Dans cette perspective, le réalisateur iranien qui a souvent produit des films sur les Révolutions déclare :

"Mes films se veulent des miroirs du monde et de la société, afin de susciter une prise de conscience chez le spectateur. Sans pour autant sombrer dans le drame : moi, je veux raconter l'espoir, dire qu'il est possible d'être heureux. J'aimerais que les gens utilisent leur cerveau, car eux seuls doivent décider de leur avenir."⁽³⁾

"*Le château des merveilles*" est un long métrage de Mokhtar Ladjimi. Le cadre temporel de l'histoire remonte à janvier 2011 et le cadre spatial est un asile psychiatrique. Les personnages, quant à eux, sont des opposants au régime politique en place et jouent le rôle d'agitateurs. L'action est animée par les échos de l'extérieur qu'entendent les patients. Chacun des personnages représente une catégorie de la société, mais ces personnages se réunissent pour combattre un ennemi commun.

Parallèlement, plusieurs cinéastes ont réalisé des films pour rendre hommage aux martyrs de la Révolution et pour les idéaler. C'est ainsi que Salah Jday retrace la vie d'un enseignant universitaire, à travers son documentaire «*Hatem Bettaher, martyr de la dignité*». Le personnage du film reproduit, en fait, une personne réelle abattue par une balle dans la tête, le douze janvier 2011 dans sa région natale, Douz⁽⁴⁾. Mongi Farhani, de sa part, produit «*L'étincelle*». Dans ce documentaire, le réalisateur rend hommage d'une part à Mohamed Bouazizi et d'autre part à Sidi Bouzid, la région où sont apparues les premières étincelles de la Révolution. En outre, dans son documentaire «*Au temps de la révolte*», Youssef Ben Ammar rapporte la situation extrêmement tendue en Tunisie après l'assassinat des deux politiciens Chokri Belaïd et Mohamed Brahmi. En effet, il a accompagné, avec sa caméra, les manifestations déclenchées par ces homicides. Il a également réalisé des interviews avec les membres de la famille des martyrs. Dans le même esprit, le long métrage «*Heureux le martyr*» de Habib Mestiri dresse le portrait d'un leader en politique et dans la défense des droits de l'Homme. La célébration d'une image sacrée d'un homme charismatique s'est appuyée, entre autres, sur des interviews avec les membres de la famille, les amis et les collègues de Chokri Belaïd,

Par ailleurs, dans son premier téléfilm de fiction "*Al Kannass*", Yossri Bouassida aborde le sujet des fameux snipers. Cette question qui a jalonné les événements au cours de la Révolution tunisienne et qui a impacté les esprits demeure une question troublante et énigmatique. Le film permet à son auteur de remettre en cause et de critiquer l'attitude nonchalante du gouvernement en place vis-à-vis de cette thématique.

En outre, certains réalisateurs dévoilent le rôle des jeunes dans le déclenchement et la propagation de la Révolution. Cette thématique est prépondérante dans la majorité des films postrévolutionnaires. Par exemple, nous citons le documentaire "*Wled Ammar, génération maudite*" dont le réalisateur traite

le sujet de la prolifération des cyberdissidents depuis décembre 2010. Il relate la lutte des jeunes Tunisiens contre la censure court-circuitée par l'influence des réseaux sociaux sur la société tunisienne.

L'une des autres thématiques évoquées par les réalisateurs tunisiens figure le rôle de la femme tunisienne au développement de la Tunisie postrévolutionnaire.

A titre d'exemple, nous signalons la fiction de Karin Albou, "*Yasmine et la Révolution*"⁽⁵⁾. Ce court métrage de neuf minutes a été filmé en France. Il traite la place de la femme dans la Révolution tunisienne, en évoquant l'histoire de Yasmine, une adolescente de dix-huit ans. Son père lui interdit de participer à la manifestation lors du 14 janvier 2011. Mais, celle-ci essaye de le convaincre de l'importance et de la nécessité de l'engagement politique qui ne doit pas être l'apanage des hommes.

La cinéaste Salma Baccar est à la fois artiste, réalisatrice et politicienne. Elle a réalisé "*Solidarité à Tataouine*" et "*La Bataille de Dhibat*", au moment de la Révolution. Dans le premier documentaire-reportage, elle a traité l'hospitalité des habitants du sud tunisien et l'accueil chaleureux des réfugiés libyens. Dans le deuxième, elle relate l'histoire d'un cameraman qui se trouve bloqué entre des troupes alliées de Kadhafi et les combattants rebelles. Dans le même contexte, trois réalisateurs nous produisent un documentaire intitulé "*Babylon*". Ce long métrage met l'accent sur les événements déroulés au printemps 2011 et sur les réfugiés de toutes nationalités accueillis en Tunisie.

D'autres réalisateurs mettent l'accent sur les conflits sociaux, perçus comme les marques d'une certaine schizophrénie postrévolutionnaire. De son côté, la réalisatrice russo-tunisienne, Doria Achour, a produit un court métrage intitulé "*Laisse-moi finir*"⁽⁶⁾. Il s'agit de l'histoire d'une jeune fille appelée Sonia, qui vit entre la France et la Tunisie. Dès son retour après la Révolution, elle découvre les changements créés par la Révolution. En ce sens, la réalisatrice déclare : « *Je parle de "moment" car le film traite d'une étape, de cette nécessité de ne pas considérer cette Révolution comme un acquis, de remettre sans cesse en question ce qu'il y a à y gagner, à y perdre* »⁽⁷⁾. De surplus, ce film met en exergue les conflits entre le social, le politique et le religieux. Du coup, des troubles résultent de la Révolution et entament un déséquilibre au sein des relations et des modes de vie. A ce propos, elle dit :

« *Par ce film je cherchais à capter une ambiance, un état précis, ces moments d'entre-deux, où l'on se rend compte après qu'un processus si important ait été lancé, que la route risque d'être très longue et sinueuse.* »⁽⁸⁾.

En effet, par le biais de ce film, la réalisatrice relate les événements dans la nouvelle ambiance anarchique de la Tunisie. Elle compare les attitudes des gens révoltés aux indices de la schizophrénie qui affectent, non seulement la pensée, mais aussi les sentiments et les émotions. En fait, cette période, est, marquée par un déséquilibre et des troubles dont les premiers symptômes postrévolutionnaires sont notamment le chaos, le désordre et l'insécurité.

D'autres films abordent le thème de l'art. Nous en citons "*Révolution moins cinq minutes*", un film documentaire d'une durée de 75', réalisé par Ridha Tlili sur le Street-art. Ce réalisateur nous fait voyager dans les rues tunisiennes, avec des artistes. Ce voyage est une bataille dont l'arme est l'art de

la peinture dont les pinceaux contribuent à leur tour à exprimer des idées, en dessinant et en colorant les murs. Ainsi, les slogans sont réécrits, redessinés, retransformés et métamorphosés en images. Le deuxième exemple, que nous évoquons, est « *We Are Here* » du réalisateur Abdallah Yahya. Ce long métrage filmé en 2012 dans un quartier populaire à Jebel Jeloud, une banlieue de Tunis, raconte l'histoire d'un groupe de jeunes rappeurs qui essaie d'exprimer leurs souffrances à travers la musique. Les images immortalisent, également, l'élan humanitaire en montrant d'autres lycéens qui organisent une caravane de solidarité pour venir en aide aux régions de l'intérieur du pays.

Par ailleurs, nous assistons à la production d'une forme de ciné-tourisme. Ses réalisateurs nous offrent des plans panoramiques de villes de l'intérieur du pays. Cette nouvelle orientation artistique revalorise des sites restés méconnus avant la Révolution. Dès lors, les représentations de Sidi Bouzid, la ville natale de Mohamed Bouazizi ou des quartiers populaires de Tunis incitent le spectateur à visiter ces endroits longtemps marqués de stigmates.

Certains réalisateurs ont choisi de représenter plusieurs villes dans un seul film. « *Mon14* » est un documentaire dont les témoignages ont été enregistrés dans tous les gouvernorats tunisiens. C'est un essai de mise en valeur de la richesse du patrimoine historique. De son côté, Habib Mestiri, dans « *Chroniques de la Révolution, une histoire de "vieux" racontée par des "jeunes"* », expose divers sites tels que Sidi Bouzid, Jbel Lahmer, Sousse...

D'autres ont focalisé des aspects originaux dans certaines villes ou villages. Par exemple Selma Baccar s'est concentrée sur le phénomène de la « *Solidarité à Tataouine* », sur « *La Bataille de Dhibat* ». La ville de Douz⁽⁹⁾ est également sanctuarisée dans le film « *Hatem Bettaher, martyr de la dignité* » de Saleh Jday. Cette ville est présentée avec un ton élogieux et sous un angle mélioratif parce qu'elle est la ville natale du martyr.

Dans les films de fiction, les espaces sont moins diversifiés et moins ouverts que dans les documentaires. Tunis, la capitale est, notamment, présente dans plusieurs films comme « *Manmoutech* », « *Printemps Tunisien* » ou « *Sniper* »...

Les acteurs ont eu recours, parfois, à un jeu comique pour véhiculer des moments tragiques. Tel est le cas dans « *Le château des merveilles* » ou « *Zizou* »

Le documentaire « *De la Révolution tunisienne à l'Europe forteresse, histoire des migrants et de la police* » expose le nombre énorme des Tunisiens arrivés à Lampedusa entre février et avril 2011 et qui a dépassé 20 000 personnes. Ce film, relate les différentes histoires de migrants et de la police à travers deux axes majeurs.

De toutes les thématiques, le sujet de mémorisation de la Révolution est le plus marquant. Hichem Ben Ammar, le cinéaste tunisien a réalisé un documentaire intitulé « *La Mémoire noire – Témoignages contre l'oubli* ». Dans ce film, il a pris des témoignages de victimes du régime autoritaire plus connu sous le nom de dictature. Le but de ce travail consiste à fonder un projet « *Contre l'oubli* ».

Quel que soit le genre, le cinéma est un laboratoire du social. En d'autres termes, il se nourrit et s'inspire du social. Il conçoit une image de la réalité sociale du point de vue thématique et historique.

Ces deux dimensions, tantôt, s'entrelacent, tantôt, elles s'entrecroisent, notamment dans le cinéma postrévolutionnaire fortement lié à la société.

4. L'idéologie islamique dans la production filmique

De toute évidence, la Révolution joue le rôle de tremplin favorable à la création cinématographique libre. Mais dès que cette production se dirige vers le religieux, elle engendre des joutes d'ordre idéologique et devient l'objet d'une polémique.

Les mutations socio-culturelles dans la période postrévolutionnaire sont nettement perceptibles au niveau du discours religieux. Celui-ci, longtemps interdit sous la dictature devient plus véhément et plus enflammé. Il se développe désormais avec l'avènement de la Révolution, qui active une dynamique sociale, religieuse et publique et qui permet à un islam politique d'accéder au pouvoir. Des hommes barbus, des femmes voilées du « hijab » ou du « niquab »⁽¹⁰⁾, sont de plus en plus nombreux, même dans les établissements préscolaires, scolaires et universitaires. Les mosquées deviennent plus fréquentées par les pratiquants. Le nombre des « hadjij »⁽¹¹⁾ et des « omra »⁽¹²⁾ s'élève par rapport aux années précédentes. Les organisations dites caritatives et dirigées par des islamistes se sont proliférées de façon vertigineuse au point de couvrir tous les coins de la Tunisie... A ce propos, Latifa Lakhdhari écrit :

« Au terme de cette étape ce qui était jusque-là un engagement individuel et intime, devient une obligation d'obéir au groupe et à adopter un nouveau comportement religieux rigoureusement réglé et contrôlé. »⁽¹³⁾

Dans ce contexte en ébullition, la thématique religieuse de plusieurs films sur la Révolution tourne autour de plusieurs concepts tels que le voile, la mort, le suicide, les martyrs... A ce propos, le documentaire « *Ni Dieu ni Maître* » de Nadia El Fani et la fiction "*Beautés cachées*" de Nouri Bouzid sont les deux films marquants qui propulsent le débat entre toutes les nuances des islamistes et des adeptes de la laïcité... A rappeler que le thème est tellement omniprésent que les deux cinéastes, qui ont défrayé la chronique ont commencé le tournage avant la Révolution, mais qu'ils l'ont terminé après.

En ce qui concerne le titre de la première œuvre « *Ni Dieu ni Maître* », il renvoie, vraisemblablement, à un slogan du mouvement anarchiste du socialiste Louis-Auguste Blanqui⁽¹⁴⁾. Cette formule frappante « *Ni Dieu ni Maître* » est considérée par certains comme une insulte à la moralité et un affront envers les croyances des individus ou des groupes. Ainsi, lors de sa projection, à l'aube de la Révolution, jugée outrageant, en défendant la laïcité, ce film a suscité des réactions violentes et le déchaînement des extrémismes religieux, ayant conduit à l'attaque de la salle de cinéma l'Africa le 26 juin 2012. Du coup, cette pression oblige la réalisatrice de faire des concessions et de remplacer le titre de son film par « *Laïcité inchallah* ».

En fait, telle qu'elle est définie par le dictionnaire de la politique, la laïcité est décrite comme une conception qui vise à organiser la société, en neutralisant tous pouvoirs spirituels et religieux par rapport aux pouvoirs politiques civils et administratifs. Elle renvoie donc le côté religieux au domaine privé de l'individu. Et il semble que la réalisatrice a posé le problème avec une connotation fort idéologique ; c'est pour cela et c'est à cause du contexte de la montée des islamistes que ses objectifs

sont contrariés par des foules récalcitrantes et savamment mobilisées et orchestrées les nouveaux apôtres islamistes.

Le deuxième film " *Beautés cachées*", dont le scénario est écrit avant la Révolution, a subi des modifications par l'ajout de quelques scènes dictées par le nouveau contexte de la Révolution. Effectivement, dans « *Beautés cachées* », Nouri Bouzid a osé parler des tabous cachés au fond des personnes de notre société. Ce film relate le vécu et la réalité taboue dont la femme est le moteur qui active les événements et qui précipite l'action. Bien qu'elle soit autonome, qu'elle revendique l'égalité et qu'elle travaille, la femme garde, ancré en elle, le mystère du désir, de la beauté, de la féminité et du conservatisme qui ébranle l'image apparente, à la moindre épreuve. Toujours est-il que les sujets de ce film font la navette entre religion, Révolution, corps et liberté.

Les deux personnages Aïcha et Zeineb sont les vecteurs d'un discours religieux et culturel, dont chacune incarne une position accentuée avec l'apparition de son fiancé. Celui d'Aïcha est un musulman radicalisé, qui vient juste de sortir de la prison après la Révolution. Celui de Zeineb est un mafieux qui vit en France. Ces deux femmes se battent pour leurs libertés.

Les deux films s'opposent aux handicaps religieux et culturels établis par la société. Le premier tend à séparer la religion de la politique. Tel est le souci de la laïcité qui veut unir la société sans distinction relative au sexe, à la religion ou à une idéologie. Le second évoque le combat de deux femmes pour leur indépendance. C'est pourquoi elles luttent contre les traditions imposées par la société et la famille et c'est pour cette raison que l'une veut porter le « Hijab » et que l'autre, veut se libérer du voile. Pour expliquer ce conflit et ce paradoxe, Nouri Bouzid précise :

« Après la Révolution tunisienne, il y a eu chez nous une montée frappante de femmes portant le "hijab" comme forme d'incarnation d'un engagement politique pour un pays où le port du voile était presque interdit, chose qui m'a interpellé et m'a amené à parler non plus de virginité mais de voile, tout en gardant la structure principale du concept scénaristique : celle de deux jeunes filles tunisiennes qui se complètent dans l'opposition autour de la question du "hijab". »⁽¹⁵⁾

Le documentaire reportage est largement privilégié et prisé par les réalisateurs pour représenter la Révolution. « *Tunisie : la Révolution sans le jasmin* » est l'un des documentaires diffusé, le 25 mai 2013 par la chaîne France 2. C'est un reportage de Cédric Molle-Laurençon, Matthieu Martin, Guillaume Salasca diffusé dans l'émission "13h15 le samedi". Il immortalise les affrontements entre les salafistes et les policiers, dimanche 19 mai 2013, à la cité Ettadhamen de la banlieue de Tunis. Ce reportage relate la vie des Tunisiens deux ans après la Révolution. Il accentue l'idée de la violence qui règne dans la Tunisie post-révolutionnaire.

« *Héz yé Wéz* », est un film d'Ibrahim Ltayef. En parodiant le réel laid et exécrable, son réalisateur dénonce les extrémistes, les imposteurs et les faussaires. Il s'attaque aux tabous et déchaîne, ainsi, les polémiques.

Le long métrage « *Fleur d'Alep* » est une fiction du réalisateur Ridha Béhi. Le film met l'accent sur la propagation de la pensée islamiste, extrémiste, notamment, dans les rangs de plusieurs jeunes Tunisiens. Beaucoup parmi eux ont quitté la Tunisie pour le Jihad en Syrie. Hend Sabri joue le rôle

d'une mère appelée Salma, qui part en Syrie pour sauver son fils. Ce film essaie d'analyser les causes susceptibles d'orienter des jeunes vers le « Jihad »⁽¹⁶⁾. En effet, ces fondements sont de l'ordre social. Par exemple, cet adolescent est déboussolé et perturbé psychologiquement à cause du divorce des parents et du déménagement de Paris à Tunis. Par conséquent, un groupe d'extrémistes religieux a convaincu ce jeune déstabilisé de l'idée de « jihad » en Syrie. Vraisemblablement, ce film cherche à se situer au diapason de l'actualité dans le monde, en général et en Tunisie en particulier. Il rapporte le phénomène, qui taraude les jeunes, celui du « jihad » en Syrie et en Irak.

5. Conclusion

En sommes, nous remarquons que les œuvres filmiques examinées décrivent et commentent les événements relatifs à la Révolution tunisienne, non seulement, de l'intérieur de la société, à travers le vécu des personnages, mais aussi, avec un regard critique de la politique et de la religion. De surplus, se servant du documentaire et de la fiction, les cinéastes choisissent de revisiter l'histoire révolutionnaire et d'en analyser les traces et les mémoires, dans un climat de crise économique et politique profonde qui secoue tout le pays.

Le cinéma est, par excellence, l'art qui a accompagné les événements les plus importants dans le monde. Simultanément, la représentation des mouvements sociaux dans la création cinématographique est une question qui a interpellé plusieurs recherches. Les attentes des artistes demeurent nombreuses. Les plus considérables sont celles de produire plusieurs œuvres cinématographiques qui répondent non seulement à la norme quantitative, mais aussi à des considérations qualitatives. Effectivement, les cinéastes ont toujours aspiré à une nouvelle image filmique qui réponde aux exigences esthétiques et qui s'améliore sur les plans administratif, critique, culturel et artistique. En d'autres termes, ils espèrent développer un nouveau type de cinéma, non seulement, orienté vers la diversité esthétique et thématique, mais aussi ouvert aux influences artistiques et surtout sur la transposition du réel sur écran.

Référence :

1. Tayaa Walid. Disponible sur : <http://www.20minutes.fr/cinema/723017-20110512-festival-cannes-comment-raconter-revolution-tunisienne>(Consulté le 12/04/2017)
2. F. Vanoye, F. Frey, A.Goliot-Lété, Le cinéma, Paris, Ed. Nathan, 2011, p. 156
3. Makhmalbaf Mohsen. Disponible sur : <http://www.lejdd.fr/Culture/Cinema/Mohsen-Makhmalbaf-Faire-du-cinema-c-est-aussi-resister-722870>(consulté le 20/04/2015)
4. Douz est une ville du sud de la Tunisie rattachée administrativement au gouvernorat de Kébili.
5. Ce film a eu un grand succès à la deuxième édition du Festival Images de la diversité et de l'égalité (Fidel), qui s'est tenu du 18 au 21 octobre 2012 à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, au Palais de la Porte dorée à Paris.
6. "*Laisse-moi finir*" a eu le prix de public. Ce prix encourage certes la réalisatrice et les autres jeunes à produire des films. 370 votes d'internautes sur plus de 1.400 pour les 12 finalistes du concours, du 28 avril au 28 mai.
7. Achour Doria, Disponible sur :

<http://www.kapitalis.com/culture/22873-cinema-doria-achour-et-la-schizophrenie-post-revolutionnaire-tunisienne.html>
(consulté le 12/05/2016)

8. Achour Doria Disponible sur :

<http://www.kapitalis.com/culture/22873-cinema-doria-achour-et-la-schizophrenie-post-revolutionnaire-tunisienne.html>
(consulté le 12/05/2016)